

Nous sommes tous des suicidés...

Marc Chabot

Volume 7, numéro 1, automne 1996

Le dernier pont

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801025ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801025ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1996). Nous sommes tous des suicidés... *Horizons philosophiques*, 7(1), 1–15. <https://doi.org/10.7202/801025ar>

NOUS SOMMES TOUS DES SUICIDÉS...*

1

Je ne connais qu'une sorte de bourrasque susceptible
d'ouvrir plus grand les fenêtres : la souffrance commune¹.

Toute société qui, consciemment ou inconsciemment, camoufle sa souffrance commune participe à l'effritement de sa structure en obligeant chaque individu et chaque citoyen à supporter seul le poids de la souffrance inévitable de l'humain. Ce poids s'alourdit d'une année à l'autre, ce poids gruge les énergies de l'être particulier et de l'être social.

Dans une telle société, les humains sont en danger, les humains finissent par ne plus voir ce qu'ils sont comme humains. La solitude s'étend jusqu'au cœur de l'âme individuelle, le sens s'étiole, le sens s'atrophie. Le «chacun pour soi» devient la règle et cette règle est sans pitié pour ceux et celles qui souffrent d'un manque d'être, d'un manque de reconnaissance, d'un manque d'identité, d'un manque d'existence dans la communauté.

La mort devient alors l'unique moyen d'exister, de faire entendre, au moins une fois, sa voix dans la jungle sociale.

2

D'une certaine manière, nous sommes tous des suicidés. Nous passons une bonne partie de notre vie à tuer ce que nous sommes et ce que nous voulions être. Que l'on nomme ce suicide : devenir réaliste, ne change rien au fait qu'il y a suicide.

Nous sommes tous des suicidés. Nous enterrons notre être chaque fois que nous laissons de côté notre essentiel au profit des exigences sociales. En chaque être gît un poète, un philosophe, un écrivain, un artiste, un amoureux, un père, une mère, un rieur, un travailleur, un rêveur...

* Ce texte est un extrait d'un livre en préparation sur le suicide.

1. Max Horkheimer, *Crépuscule*, Notes en Allemagne, Payot, 1994, p. 12.

Philosophiquement, toute cette histoire d'être est probablement l'un des thèmes les plus difficiles à traiter. Les philosophes n'échappent pas au suicide. Ils écrivent selon des règles, ils exercent une profession et ils existent dans un réseau, une communauté philosophique. Les philosophes n'échappent pas au suicide parce qu'ils doivent se conformer à un mode d'être ou plus radicalement encore à une mode.

Dans leurs explorations intellectuelles, les philosophes privilégient l'audace et la liberté; ils rejettent l'esprit de clocher. Pourtant, eux aussi ne cessent de recourir aux mêmes modalités : l'essentiel, le nécessaire, le rationnel, le normatif, le requis, l'objectif, l'intelligible, le valable, le correct, le démontrable, le justifié².

Le discours philosophique se fabrique à l'encre séchée. Le discours philosophique s'est éloigné de la vie, il en a peur, il n'existe qu'en réseau, il n'existe qu'en petit groupe patenté. Le discours philosophique cherche le confort de la communauté. Son audace et sa liberté sont réduites au minimum. Ce confort qu'il trouve auprès des siens, il ne faut surtout pas le confondre avec le réconfort. Le philosophe cherche le confort, c'est-à-dire une pensée confortable. Le philosophe ne propose plus des idées pour l'humanité, il n'est plus celui qui pourrait réconforter les êtres, il est celui qui ajoute de l'insignifiance à l'acte de penser.

Ce n'est pas ce que l'on attend de lui, mais c'est ce qu'il offre, ce qu'il donne au monde, ce qu'il croit être son essentiel : le triste professionnalisme.

3

Même le suicide de Socrate, qui fonde la philosophie, qui en fait une urgence collective, semble désormais un fait divers dans l'histoire de la pensée occidentale. Ce qui signifie que cette mort ne nous hante plus. Ce suicide de Socrate était le signe d'une impossibilité d'être. Il ne s'agissait pas tant de mourir pour une idée, mais de mourir avec des idées qui n'arrivaient pas à convaincre, à se faire entendre, à traverser la

2. Robert Nozick, *Méditations sur la vie*, Éd. Odile Jacob, 1995, p. 45.

conscience d'une communauté.

Socrate meurt avec son secret. Il nous a laissé entre les mains une énigme.

4

Le 5 octobre 1938, Cesare Pavese écrit dans son journal :

La plus atroce offense que l'on puisse faire à un homme
c'est de nier qu'il souffre³.

Le suicide ne pose pas tant un problème de sens qu'un problème de souffrance ou alors d'une souffrance qui n'a plus de sens.

Les hommes et les femmes connaissent la souffrance, ils y consentent. Ils la savent inévitable, incontournable. En dehors d'elle il n'y a pas de vie. On ne peut jamais faire semblant qu'elle n'existe pas. C'est même par cette souffrance que nous nous humanisons, donc que nous nous approchons les uns des autres.

Or le monde qu'on nous offre, qu'on nous met sous les yeux, dont on ne cesse de nous accabler, camoufle cette souffrance ou alors, plus furieusement encore, ne cesse de la banaliser, de l'édulcorer, ce qui est une forme encore plus violente de négation de la souffrance puisqu'elle crée l'illusion. Téléromans, talk-shows, cumul des vécus télévisuels, cette souffrance-là est trop bien organisée pour exister. La négation de la souffrance passe par sa représentation cent fois déformée. La négation de la souffrance passe par sa représentation comique. Ce n'est plus un drame, c'est une comédie. Chaque fois qu'on veut montrer la souffrance parce qu'elle est un facteur d'augmentation des cotes d'écoute ou qu'elle peut plaire ou simplement faire effet, il n'y a plus de souffrance, il n'y a que sa négation. Cette souffrance-là ressemble à celle d'un chanteur qui crie «je ne peux vivre sans toi» en admirant ce que ça produit sur son public.

3. Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, Folio, 1991, p. 145.

Le fantôme de la souffrance est partout. Un spectre dont la pâleur est techniquement ajustée. Une menace orchestrée. Un effet de scène sans effet de sens.

5

Mais comment reconnaît-on la vraie souffrance de l'être? Est-ce seulement possible dans une société qui oblige chaque humain à jouer la comédie de la souffrance ou à taire ce qui se meurt en lui?

Cette «plus atroce offense» qui consiste à ne rien dire de ce qu'il faut dire. Parce qu'il n'y a qu'une chose à faire de notre souffrance : la partager. J'oserais dire la partager donc l'humaniser. Or, avouons que nous sommes désormais plus démunis que jamais lorsque le temps vient de partager nos souffrances.

6

Ce n'est pas d'un public dont a besoin l'homme qui souffre, c'est d'une oreille arrachée au temps présent, d'une présence. Les suicidés de la littérature le disent partout dans leurs écrits.

René Crevel écrit à Marcel Jouhandeau en novembre 1927 :

J'écris, mais les pages sont des feuilles mortes. (...)

Aussi est-ce par lâcheté que je pense, sans peur, à la mort. Marcel, mes mains voudraient tâter. Je n'ai ni idole, ni Dieu à loger. Mais j'espère malgré tout, malgré moi, peut-être à cause de toi⁴.

Les suicidés de la littérature ont fini par rassembler un corpus, par faire signe, par laisser des traces de cette souffrance dans l'univers. Mais les livres, les journaux, les lettres et les carnets des écrivains sont dans les bibliothèques, à l'abri des meurtrissures de l'univers. On ne songe pas à eux lorsque l'on pense au suicide. On consulte les sociologues, les statisticiens, les psychologues. On consulte les courbes, on compare les chiffres d'une région à l'autre, d'un pays à l'autre. Familles désunies, problèmes d'alcool et de drogues, drames affectifs, abandons

4. René Crevel, *Lettres de désir et de souffrance*, Fayard, 1996, p. 73.

scolaires, enfances malheureuses, violences conjugales, problèmes de santé mentale, dépressions, burn-out, détresses existentielles. Des mots, encore des mots pour couvrir la saleté de la souffrance, pour ne jamais penser la souffrance. Souffrir ce n'est rien, ce pourrait être grand, être humain. Ce qui est impossible à chaque humain, c'est de souffrir pour rien, pour personne, même plus pour soi.

7

Elle avait besoin de se jeter dans les bras d'un homme. Elle savait que, du côté des femmes, on la comprenait. Elle savait vivre avec les femmes. Mais elle cherchait les bras d'un homme. Que l'autre moitié du monde admette sa présence dans le monde. Elle avait besoin d'être entourée par l'autre moitié du monde. Elle avait cherché, elle a cru trouver. Elle s'est laissée choir dans les bras d'un homme qui l'a laissée choir immédiatement après avoir assouvi son désir d'elle. Il n'a même pas remarqué qu'elle n'était pas là, tout absorbé à se vider de lui-même, à se répandre en l'autre.

Elle s'est jetée dans les bras du fleuve. Elle n'a entendu que la voix d'un homme qui a crié : SAUTE, TU BLOQUES LA CIRCULATION.

8

Elle disait : je n'ai pas voulu me suicider, j'ai voulu tuer la vie que je mène.

9

Il a pris la peine d'écrire une dernière lettre à tous ceux et celles qu'il aimait. Une lettre qui disait très peu à propos de sa souffrance. Il n'avait pas les mots pour cela. Il n'avait plus les mots pour rien. Son suicide ne devait pas déranger les autres. Ils avaient l'air si bien, si convaincus du prix que vaut la vie. Un mort de plus ou de moins en ce monde, cela ne devait pas faire un drame.

10

À quatorze ans, sa mère l'a traîné devant le cadavre de son père pendu⁵. Un homme vient de se tuer et son fils fixe à tout jamais dans son esprit sa condition d'homme. L'image paternelle pend au bout d'une corde. Tout de nous risque de pendre au bout d'une corde. Il y a toujours plus qu'un corps au bout d'une corde. Il y a un père, un amoureux, un homme, un désespéré, un raté, une solitude, une déchirure, une souffrance perdue.

11

On ne sait jamais ce qui peut venir du suicide. Il y a là un échec humain. Une philosophie avortée, des restes de sens. Les suicidés forment une sorte de société secrète. C'est peut-être pire chez les hommes que chez les femmes. Mais ce pire n'a aucune importance. Ce pire ne mérite pas d'être présenté comme une distinction significative entre les hommes et les femmes. Ce n'est pas par là que nous devons travailler nos différences. Ce n'est pas par là que nous devons penser.

12

Une confusion permanente est entretenue et encouragée entre le rite d'initiation et la valorisation de l'extinction de l'humain. Dans la culture cinématographique et même musicale, ce n'est pas seulement la vie qui compte pour rien. La mort est présentée et pensée comme quelque chose d'insignifiant. Or la dévalorisation de la vie entraîne aussi une dévalorisation de la mort. «Être ou ne pas être», nous dit cette culture masculine, c'est exactement la même chose. Il faut se saouler à la violence et dénaturer le sens de l'existence. Combien de fois encore faudra-t-il répéter qu'une certaine culture masculine n'existe que pour la disparition de l'humanité? Peut-on oser croire que nous n'avons pas encore compris?

5. Cet adolescent, c'est l'écrivain René Crevel.

13

Il faut bien peu de chose pour défaire un humain. Il en faut tellement pour le mettre au monde et lui offrir les mots, le temps, le courage d'être.

14

Le suprême orgueil : le suicide, c'est-à-dire la preuve qu'on arrive à se passer de soi aussi⁶.

C'est trop facile. On peut toujours convaincre tout le monde que le suicide est un acte d'orgueil, une lâcheté, une punition, une belle fin, un geste héroïque, une capacité surhumaine de dissiper l'illusion de vivre.

C'est la mort dans l'âme que mon âme accédera à la Mort⁷.

Roland Jaccard joue avec l'idée du suicide comme on joue avec un certain être chez certains métaphysiciens.

Le triste rendez-vous avec le dérisoire. Petite mémoire pour la souffrance. Petite mémoire pour les hommes et les femmes qui tentent de faire entendre la souffrance qui les habite.

Il suffit de lire attentivement la vie de Cesare Pavese pour comprendre qu'il n'y avait aucun orgueil dans son combat contre l'idée de mettre fin à sa propre vie. Il aurait aimé prouver qu'«on n'arrive jamais à se passer de soi».

Le suicide échappe au calcul. On se suicide pour mille raisons, mais surtout parce qu'on est incapable de fabriquer un véritable bilan existentiel, parce que notre totalité nous a été arrachée morceau par morceau, parce qu'on ne fait plus sens pour personne, parce que les autres sont parvenus à l'illusion de la connaissance à notre sujet. Alors seulement on s'approche de la fin puisque toute parole dite ou écrite ne peut plus rejoindre l'humanité. On aura compris que je ne parle ici que du suicide existentiel et pas de ces autres suicides qui sont une délivrance d'une maladie incurable, d'une infirmité ou de la résistance à la torture politique⁸.

6. Roland Jaccard, *Journal d'un homme perdu*, Zulma, 1995, p. 17.

7. Pascal De Duve, *L'orage de vivre*, Livre de Poche, 1995, p. 108.

8. Lire à ce sujet E. Drewermann, *Le mensonge et le suicide*, Cerf, 1992.

Relire Pavese :

Le jour est venu où mon stock vital a été tout entier absorbé par mon œuvre, et il m'a semblé que mon travail n'était plus que rapetassage et sophistication⁹.

Le suicide existentiel frappe davantage les jeunes et les personnes âgées. Rien devant pour les premiers, tout derrière pour les seconds. Et nulle part dans le monde le moyen de faire entendre ce vide. Nulle part dans le monde l'espace minimal pour continuer d'être.

15

Il n'y aura jamais d'explication définitive à propos du suicide. Nous sommes tous là comme des philosophes impuissants. Construisant du sens autour de la souffrance des hommes et des femmes. Aucune victoire n'est possible et pensable contre le suicide. Il est toujours un possible qui vient nous chatouiller le cerveau. Socrate nous habite. Il y a un trou noir. Il y a une vie qui ne s'explique pas, il y a du sens qui se perd.

16

Peu d'entre nous quittent cette vie en dansant. Car c'est la vie qui nous fait danser, la mort ne fait ni danser, ni chanter. On ne danse pas la mort, on danse pour les morts, envers et contre eux. Tout près d'eux, comme ces femmes devant le parlement chilien. On danse toujours seul avec la mort. La mort est une partenaire absente qui vient planter son épingle dans le cœur des vivants.

17

René Crevel a quatorze ans. Il regarde son père au bout d'une corde. La fin d'un homme. La fin du père. Quelque chose est dit sur les hommes à partir du geste d'un seul homme. Le silence du père n'existe pas. Ce pendu tient un discours à son fils. Ce pendu est un père qui donne la permission à toute une famille de faire disparaître la famille. Les pères d'aujourd'hui

9. Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, Folio, 1991, p. 14.

emportent avec eux tout le reste de la famille. Dernier sentiment du propriétaire. Il dit : j'épargne à mes enfants une souffrance, la souffrance d'être. Détresse et destruction. Après moi, il y a l'horizon qui s'éteint.

Et Dieu ne parle plus. On n'entend plus nulle part sa voix. Rien au-dessus, rien en dessous. Ni Dieu, ni Diable. Pourquoi poursuivre? Pour qui? Comment?

Pour cet adolescent, tous les hommes comptent pour peu. Tous les hommes n'existent pas. Cet homme au bout d'une corde, c'est son père. Un pendu qui tient un discours à son fils.

Il est faux de dire que les pères sont silencieux, que les pères ne parlent pas. Tout de nous est discours. Un père qui ne parle pas, ne dit pas rien. Il parle. Il prend le risque de ne pas être entendu ou d'être mal entendu. Il prendrait aussi un risque en parlant. Ce qui nous échappe toujours, c'est le sens, c'est la clarté du message, la clarté de ce qui devrait être entendu.

Celui ou celle qui se suicide tient un discours. Il parle de sa vie, de sa société, de sa famille, de ses proches, de sa philosophie, de sa souffrance, de son malheur, de son incapacité d'être. Sa parole n'est pas plus confuse que la nôtre, que celle des vivants. La différence majeure est que cette parole est dernière, finale, absolue. Après, ce sera le silence complet. Après, il nous restera des questions, des hypothèses, des signes ambigus, des si.

Regardez les parents et les ami-es d'un ou d'une suicidé. Ils errent dans les signes. Ils se perdent dans l'interprétation. Ils cumulent les signes. Tout devient sens pour eux au moment même où le sens a disparu chez l'autre.

18

Chaque souffrance est impossible à évaluer. Ce qui chez un être semble une banalité, peut être une atrocité pour un autre. Le plus difficile pour nous tous, c'est donc d'entendre la souffrance, d'entendre le mal de l'autre. Mais le pire, c'est d'oser vouloir gérer la souffrance des autres, comme si chaque vie n'était qu'une entreprise mal gérée, mal dirigée.

La tristesse n'y change pas grand-chose. Mais le suicidé laisse quelque chose de lui dans le monde. Avant, il n'y avait aucune parole qui atteignait l'autre, maintenant tout de lui devient mémorisable et mémorable.

19

Le suicide n'est pas un acte de lâcheté, ni même de bravoure. Chaque suicide est un signe plus ou moins clair d'une vie qui se cherchait. Chaque suicide est une vie pleine de trous. Une vie qui a désormais besoin d'être comprise. N'allez pas croire qu'il est trop tard. Il est toujours temps de penser le suicide. Il y a dans tous les suicides quelque chose à penser, quelque chose à réfléchir, quelque chose qui se nomme une histoire.

20

Cioran écrit dans *Le mauvais démiurge* :

J'ai beau savoir que je ne suis rien, il me reste encore à m'en persuader vraiment¹⁰.

La mort, même en me faisant rien en ce monde, me redonne la vie. Parce que quelque chose est dit aux autres à partir de ce geste ultime. De moi, il n'y a plus rien. Un corps inerte sur un lit, un corps inerte au bout d'une corde, un corps défait sous les rails d'un métro. Un moi physique en décomposition. Mais partout autour des tas de sens et de signes.

21

Chaque suicide mérite un livre. Chaque suicide devrait être raconté. C'est une solution finale sans véritable finalité. Il n'y a pas plus de raisons de se suicider qu'il n'y a de raisons de vivre. Dans l'absolu tout tient, le sens de la vie et le sens de la mort. Mais il n'est pas rare que l'absolu n'arrive pas à tenir en un seul être ou qu'il devienne insupportable dans l'âme d'un être particulier.

On pourrait se demander si l'absolu doit être dans l'être, on pourrait imaginer le pire pour tous les individus qui veulent

10. Cioran, *Œuvres*, Gallimard, 1995, p. 1210.

l'absolu en eux. Il est peut-être préférable de mettre l'absolu devant soi et non en soi. Un seul être ne pouvant ni le contenir, ni l'accueillir.

L'absolu n'est peut-être viable pour l'humain qu'en dehors de l'humain. Un horizon. Comme une île aperçue sur l'océan, m'assurant de quelque chose d'autre.

Mais peut-on reprocher à un humain d'avoir voulu l'absolu en son entier? Peut-on exiger de l'humain de tout comprendre? Ne peut-on pas imaginer qu'un suicidé ait tout simplement trouvé insupportable le départ ou l'arrivée de l'absolu en son être?

22

Nous avons besoin d'une métaphysique du suicide. Nous avons besoin d'une réflexion libre sur le suicide. Ce qui n'enlève rien à la valeur des statistiques, des rapports médicaux ou psychiatriques.

Le suicide est un problème qui concerne chaque humain, pas seulement un psychiatre, un sociologue, un travailleur social ou un intervenant sur ligne téléphonique.

Chaque fois que j'ai assisté à un colloque sur le suicide, chaque fois que j'ai écouté les discours des spécialistes, je n'ai pas réussi à dissiper un profond malaise. Le psychiatre parle du suicidé comme on discute de l'évolution d'une maladie, de la progression d'une maladie dans l'être. Quelque part l'être humain n'est plus un être humain, il est un suicidé, ce qui n'est pas la même chose. Comme si quelque chose avait été retiré à l'être. On fixe sa différence mais on lui retire son appartenance universelle.

23

Il faut apprendre à rester seul avec un suicidé. Il faut penser à partir de ceux et celles qui sont passés aux actes. Il me semble que si l'on veut comprendre le suicide, il nous faut accorder tout autant de réflexion à ceux et celles qui l'ont fait qu'à ceux et celles qui se préparent à le faire, qui réclament de l'aide, qui croient encore un peu en la parole des autres.

Rien de ce qui est dit ne doit être éliminé. Ni les cas particuliers, ni les discours sur l'absolu. Ni les discours psychiatriques, ni les discours métaphysiques. Ni les statistiques, ni les réflexions que provoque un romancier.

Récemment, dans un colloque, un intervenant me signalait, avec agressivité, que les discours sur l'absolu sont inutiles pour celui qui doit répondre à un appel téléphonique d'un suicidaire. «Ce n'est pas l'universel qui se tue, disait-il, c'est un être humain». Mais, lui répondis-je, ne faut-il pas aussi se questionner sur le fait que nous vivons dans une société qui prend plaisir à tuer l'universel en chaque être et que cet assassinat mène le suicidaire au suicide? On doit s'occuper des suicidaires, c'est essentiel, c'est fondamental, c'est primordial. Mais on doit aussi s'occuper des suicidés. On doit lire et relire tous les signes qui peuvent nous aider à comprendre ce qu'a vécu un être humain.

24

La distinction entre soi et les autres, qui se produit dans l'âge mur, tend à convaincre le soi qu'il n'y a pas de communication avec les autres. Et en fait, il n'y a pas de communication directe¹¹.

La mort est une idée qu'on porte en soi. Une idée confuse. Peut-être qu'il ne s'agit pas d'une idée. Peut-être qu'il s'agit d'une autre chose : la fin des idées. La fin. La mort est en nous comme un ultime rendez-vous. Il y a, je crois, une distinction fondamentale entre les humains. Certains d'entre eux, les suicidaires, jouent sans cesse avec cet ultime rendez-vous. Ils sont minoritaires, mais ils sont de ce monde et viennent à chaque siècle tourmenter la tranquille ambition de vivre des autres. Les suicidaires sont des métaphysiciens méticuleux qui insistent pour penser ce qui ne se pense pas, ce qui ne se discute pas. Ils entretiennent une relation privilégiée avec l'absolu. Ils vont sans cesse mettre le pied là où il est interdit d'aller, là où le non-savoir cohabite avec le peu de savoir sur l'être.

11. Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, (9 février 1939), Folio, 1991, p. 180.

Alors, ils nous font peur. Ils font peur même aux philosophes qui prétendent toujours nous faire accéder à l'essentiel. Les quelques philosophes qui y vont, on les nomme pessimistes, nihilistes ou plus maladroitement encore existentialistes ou athées.

Leur trouver un nom, c'est déjà empêcher cette communication avec les autres. D'où cette solitude des suicidaires, d'où cette certitude en eux qu'il vient un moment dans la vie où le rapprochement avec les autres devient strictement impossible.

Il n'y a de communication directe avec personne. Nous sommes toujours à côté des autres, parfois tout contre, parfois aussi loin qu'il est pensable et possible d'être.

Tout le problème de la vie est donc le suivant : comment rompre sa propre solitude, comment communiquer avec d'autres. C'est ainsi que s'explique la persistance du mariage, de la paternité, des amitiés¹².

Le suicidaire, malgré le mariage, l'amour, la paternité, les amitiés, la confiance, la compassion, les moments de bonheur, les rapprochements physiques, érotiques, le suicidaire revient, sent qu'en lui revient cette solitude des êtres. Il sait que la solitude peut rompre facilement les ponts. Il refuse l'enchantement de la communication, il refuse l'illusion de la communication. Il peut vivre avec énormément de force le rapprochement entre deux êtres, mais il sait qu'il retournera à sa solitude, qu'on le reconduira un jour ou l'autre à sa solitude, à un moment choisi par l'autre, à un moment où il ne fallait pas.

Et tout ce qu'il peut faire, tout ce qu'il peut accomplir, c'est consentir à se promener dans le monde comme tous les autres, avec l'illusion en moins. Le suicidaire devient un suicidé le jour où il ne peut plus effectuer cette marche vers les autres et ce retour à la solitude. Le suicidaire devient un suicidé lorsque toutes les routes semblent minées, dévastées, détruites, impraticables.

12. Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, (15 mai 1939), Folio, 1991, p. 186.

Toute marche est alors inutile. Toute marche devient un pas dans l'à-quoi-bon.

25

Ceux et celles qui ne sont pas là, ceux et celles qui voudraient encore faire quelques pas avec le suicidaire ressentent alors leur inutilité. Et ce retranchement de l'autre dans sa solitude peut mettre des années à venir et peut surgir devant nous en une fraction de seconde. On ne peut pas vraiment dire ou prévoir cet instant, ce moment de séparation. Il n'y a pas pour nous une recette applicable et mesurable. On ne contrôle pas cette marche du suicidaire. Car pour cela, il faudrait être l'autre et on n'est que soi, on n'est qu'un autre pour lui ou elle.

Je suis comme cloué à moi-même. Rien de plus déprimant que cette solitude qui n'éclate nulle part et jamais; je me sens rongé par tout ce que je contiens, par tout ce que j'étouffe¹³.

Il n'y a pas de psychologie du suicidaire. Il n'y a qu'une philosophie de la vie qui marche lentement vers l'autre et qui parfois ne trouve pas l'autre, ne le rencontre plus, ne l'entend plus. Une philosophie que le suicidaire n'entend même pas comme une philosophie, parce qu'alors il en ferait un objet extérieur à lui-même. Il s'en dégagerait, il s'en servirait pour éloigner sa solitude.

À la manière d'un Cioran qui ne cesse de mettre l'idée du suicide hors de lui, qui ne cesse d'en chercher les fondements, qui ne cesse d'en dire le sens. Lisez attentivement Cioran. Il l'explique fort bien dans ses entretiens. L'écriture sur le suicide lui permettait constamment d'en repousser l'exécution. Tous les suicidaires écrivains s'en servent pour éloigner le geste final. Ils écrivent jusqu'à la fin, jusqu'à ce que l'écriture elle-même les jette dans le silence. Alors, le suicide est proche.

Il est beau d'écrire parce que cela réunit les deux joies : parler tout seul et parler à une foule¹⁴.

13. Hubert Aquin, *Journal*, (16 février 1952), BQ, 1992, p. 105

14. Cesare Pavese, *Le métier de vivre*, (4 mai 1946), Folio, 1991, p. 371.

Peut-être que les deux joies doivent survivre toujours. Si en écrivant il n'y a qu'une seule des deux, alors disparaît le «beau». Or, le suicidaire est avide de ce beau. C'est un absolu dont il fait son pain.

Je crois que le suicidaire est même prêt à sacrifier le sens au profit du beau. Pour lui, il n'y a que cette recherche du beau. Il connaît trop bien la fugacité du sens.

26

Et la souffrance qui revient. Celle qui fait l'humain, qui fait l'être et qui peut même faire le beau de cet être.

27

De nous à eux, la même souffrance, mais reçue en intensité multiple par eux, à petites doses pour nous.

Pour moi je continue à ne pas savoir comment prendre la vie¹⁵.

Le suicidaire fait tourner la question dans sa tête. Comme une bête sauvage tourne dans sa cage. La vie. La vie. La vie. Une souffrance, du sens, du beau. Les mots se bousculent sous la plume. Le journal, les carnets, le roman qui s'écrivent. De nous à eux, les mots que nous lirons, après, en retard, trop tard.

Même pas. Il n'y a pas de retard en ce domaine. Il n'y a qu'un texte qui demande à vivre, c'est-à-dire à être en partage de souffrance.

Marc Chabot

15. René Crevel, *Lettres de désir et de souffrance*, Fayard, 1996, p. 51.